

Chitra Banerjee DIVAKARUNI

L'HISTOIRE LA PLUS
INCROYABLE
DE VOTRE VIE

Traduit de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel



Éditions
Philippe Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Palais des Illusions
La Reine des rêves
Mes Erreurs inconnues de nos vies
Mariage arrangé
La Maîtresse des épices

En Picquier jeunesse :
La Confrérie de la Conque
1. *Le Porteur de Conque*
2. *Le Miroir du feu et des rêves*
3. *Le Pays des ombres*

Titre original : One Amazing Thing

© ??????

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-00000

*Nous créons des histoires et les histoires
nous créent. C'est un cycle.*

Chinua ACHEBE

*Si personne ne vous connaît, alors vous
n'êtes personne.*

Dan CHAON

Quand le premier tremblement secoua la salle d'attente du bureau de délivrance des visas, au sous-sol du consulat indien, personne n'eut la moindre réaction. Submergées par les regrets, l'espoir ou l'excitation (comme tous ceux qui se préparent à un grand voyage), la majorité des personnes présentes mirent ça sur le dos du métro aérien. Les autres pensèrent que, sur le trottoir extérieur barré de toutes parts par des bandeaux oranges fluorescents – au point qu'entrer dans le bâtiment était un véritable exploit physique –, l'équipe d'ouvriers avait dû remettre les marteaux-piqueurs en marche. Uma Sinha regarda une écaille de plâtre tomber lentement du plafond, en une danse paresseuse, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le feuillage d'un vert presque irréel de la plante qui dominait le coin de la pièce. Elle la regardait, mais en réalité elle ne la voyait même pas, trop occupée qu'elle était à réfléchir à la question qui la taraudait depuis déjà plusieurs semaines : est-ce que son petit ami Ramon (qui ne savait même pas où elle se trouvait en ce moment) l'aimait plus qu'elle ne l'aimait, et (si ses soupçons se révélaient fondés) est-ce que c'était une bonne chose ?

D'un geste brusque, Uma referma son exemplaire de Chaucer, qu'elle avait amené avec elle pour compenser le cours de littérature médiévale qu'elle était en train de rater. Ces dernières heures, elle n'avait avancé que d'une page et demie dans sa lecture du *Conte de la Bourgeoise de Bath*. La joyeuse bourgeoise à la cuisse légère était pourtant un de ses personnages préférés. Elle revint à la réalité : la salle d'attente du bureau de délivrance des visas, avec ses allers et venues, ses appels lancés aux gens plus chanceux qu'elle pour qu'ils aillent au guichet, non, ce n'était vraiment pas le lieu idéal pour étudier. Uma capitula de mauvaise grâce – selon elle, l'être humain devait toujours tenter de relever les défis lancés par les contingences – et fixa la jeune femme postée derrière l'hygiaphone du guichet. L'employée portait un sari bleu électrique, ses cheveux étaient rassemblés en un petit chignon serré haut sur la nuque et un gros point rouge tracé avec soin trônait fièrement au milieu de son front. Elle ignorait superbement Uma, comme les font souvent les gens face à ceux dont ils contrôlent le pitoyable destin.

Uma n'avait aucune confiance en cette femme. Quand elle était arrivée ce matin, persuadée d'avoir rendez-vous à neuf heures précises avec le fonctionnaire chargé des visas, elle avait trouvé plusieurs personnes dans la salle d'attente, toutes convaincues d'avoir rendez-vous à la même heure. Et quand elle avait interrogé la jeune femme du guichet, cette dernière s'était contentée de hausser les épaules et de pointer du doigt la pile de dossiers sur

laquelle Uma devait poser sa demande de visa. « Les clients sont appelés dans l'ordre d'arrivée pour un entretien avec la personne chargée des visas », avait-elle dit à Uma d'un ton méprisant. Elle avait ensuite désigné du menton le bureau qui jouxtait la salle d'attente. Sur le verre opaque de la porte, on pouvait lire *M. V. K. S. Mangalam* marqué au pochoir en lettres arrondies. En tendant le cou, Uma avait vu que le bureau avait une deuxième porte en bois simple, qui ouvrait sur la zone réservée aux employés : le guichet et, juste derrière, des bureaux devant lesquels deux femmes triaient des piles de documents d'apparence officielle pour en faire d'autres piles et parfois y apposer un tampon. La jeune femme du guichet avait pincé les lèvres – elle devait trouver Uma trop curieuse – et lui avait froidement conseillé de s'asseoir tant qu'il y avait encore des chaises disponibles.

Uma s'était assise. Elle n'avait pas vraiment le choix. Mais elle était bien décidée à garder un œil sur la femme du guichet, qui semblait tout à fait capable de mélanger les demandes de visas quand personne ne la regardait, dans le seul but de tromper son ennui profond.

Il était maintenant trois heures de l'après-midi. Quelques minutes plus tôt, les femmes qui travaillaient derrière les bureaux étaient parties en pause. Elles avaient proposé à la jeune femme en sari bleu de les accompagner, mais celle-ci avait refusé, disant qu'elle prendrait sa pause plus tard, et

elles avaient disparu dans un nuage de chuchotements et de rires que leur collègue avait totalement ignorés. Il restait quatre groupes de personnes dans la salle d'attente, en dehors d'Uma. Dans le coin le plus éloigné, une vieille femme asiatique vêtue d'une tunique traditionnelle était assise à côté d'une adolescente agitée et renfrognée qui devait avoir dans les treize ou quatorze ans et aurait sûrement dû être en cours. Elle avait les cheveux coiffés en crête, portait du rouge à lèvres noir et des vêtements de la même couleur. Est-ce que, de nos jours, ils autorisaient les élèves à aller en cours dans ce genre de tenue ? se demanda Uma. Elle se sentit soudain vieux jeu. De temps à autre, la grand-mère et sa petite fille se disputaient avec des chuchotements nerveux qu'Uma aurait bien aimé comprendre. Elle était curieuse des secrets des autres, et ce depuis sa plus tendre enfance. Quand elle prenait l'avion, elle choisissait toujours le siège côté hublot, pour pouvoir, pendant le décollage et l'atterrissage, observer les minuscules maisons tout en bas et imaginer les vies de ceux qui les habitaient. Et voilà qu'elle imaginait maintenant ce dialogue qu'elle ne comprenait pas.

— *J'ai manqué un contrôle important aujourd'hui à cause de ton stupide rendez-vous. Si je foire mon algèbre cette année, ce sera ta faute – tout ça parce que tu avais la frousse de prendre le bus toute seule pour venir ici.*

— *C'est de ma faute peut-être, si tu ne t'es pas levée à l'heure six fois dans le mois et si tu as raté tes cours du matin, jeune demoiselle ? Et tes pauvres parents*

qui s'épuisent au travail pour toi, et qui pensent que tu travailles dur toi aussi ! Peut-être que je devrais leur dire ce qui se passe à la maison pendant qu'ils se tuent à la tâche...

A côté d'elles était installé un couple qui devait avoir une dizaine d'années de plus que les parents d'Uma et dont les vêtements laissaient deviner un niveau social élevé : monsieur portait une veste en laine sombre et des chaussures italiennes, madame un pull en cachemire et une jupe plissée bleu marine qui lui arrivait aux chevilles. Il feuilletait le *Wall Street Journal*, pendant qu'elle tricotait une chose marron indéfinissable. Il était déjà sorti de la pièce à deux reprises – sûrement pour fumer une cigarette, s'était dit Uma. Et lorsque, de temps à autre, elle levait le nez de son livre pour jeter un œil autour d'elle, elle le voyait toujours qui regardait fixement son épouse. Elle était incapable de déchiffrer l'expression de son visage. Était-ce de l'anxiété ? De l'agacement ? Elle crut même une fois y lire de la peur. Ou peut-être de l'espoir, l'envers de la peur. La seule fois où elle les avait entendus discuter entre eux, c'est quand il lui avait demandé ce qu'elle voulait qu'il lui achète chez le traiteur du coin de la rue.

— Je n'ai pas faim, avait-elle répondu du ton qu'elle aurait employé pour dire « laisse-moi tranquille ».

— Il faut que tu manges. Tu dois prendre des forces, pour le long voyage qui nous attend.

Elle avait tricoté un rang de plus avant de répondre :

— Prends ce que tu veux, alors.

Après son départ, elle avait posé son tricot et fixé intensément ses mains.

A la gauche d'Uma était assis un jeune homme qui devait avoir dans les vingt-cinq ans, il avait l'air d'un Indien mais sa peau était aussi claire que ceux qui viennent des tribus des montagnes. Il arborait des lunettes noires, un air revêché et ce genre de barbe qui, ces dernières années, vous valait d'être tiré hors de la file à l'aéroport et fouillé de près. De l'autre côté, un Afro-Américain dégingandé était installé sur un fauteuil. Il semblait avoir la cinquantaine, mais Uma n'était pas très sûre. Sa tête rasée, ses pommettes saillantes et l'aspect ascétique de son visage lui donnaient un air de moine sans âge, même si l'effet était quelque peu gâché par les petits diamants qui brillaient à ses oreilles. Quand l'estomac d'Uma avait émis un grognement embarrassant quelques heures plus tôt (persuadée d'avoir rendez-vous à neuf heures, elle n'avait rien amené de plus nourrissant qu'un petit pain et une pomme), il avait fouillé dans son grand sac à dos et lui avait proposé une barre de céréales d'un air très solennel.

Il n'était pas rare, dans cette ville, de trouver des gens d'origines différentes réunies en un même lieu. Pourtant, Uma avait l'impression d'assister à un mini-sommet des Nations Unies. Qu'est-ce que tous ces gens avaient prévu d'aller faire en Inde ?

Uma allait en Inde parce que ses parents étaient devenus fous. Ils étaient venus s'installer aux Etats-Unis vingt ans plus tôt, alors tout jeunes diplômés. Uma n'était encore qu'une enfant. Ses parents adoraient leur travail et s'y plongeaient avec délice pendant la semaine. Ils fêtaient les week-ends avec tout autant d'enthousiasme ; ils en profitaient pour se rassembler (entre les matchs de football, les réunions de scouts et les cours de *bharata natyam*¹ d'Uma) avec d'autres familles indiennes de la banlieue. Ils concoctaient des repas sophistiqués et schizophréniques (du poisson à la moutarde et des gourdes amères frites pour les parents ; des spaghettis aux boulettes de viande et de la tarte aux pêches pour les enfants) et déploraient la corruption des politiciens indiens. Ces dernières années, ils avaient parlé de déménager à San Diego pour passer leur retraite au bord de l'océan (le temps y est si agréable, ce serait parfait pour nos vieux os). Puis dans une brutale volte-face, qu'Uma avait trouvée des plus imprudentes, sa mère était partie en pré-retraite et son père avait démissionné de son poste d'administrateur en chef dans une entreprise d'informatique pour accepter un poste de consultant en Inde. Tous deux, sans le moindre scrupule, avaient décidé de mettre leur maison en location (celle où Uma avait grandi !) et étaient repartis s'installer dans leur ville natale, Calcutta.

— Mais pendant toutes ces années, vous n'avez cessé de dire que Calcutta était une ville

1. Forme de danse classique indienne.

horrible ! s'était exclamée Uma, abasourdie, quand ils l'avaient appelée pour l'informer de leur décision.

Au-delà de son inquiétude pour leur bien-être, elle se sentait vexée de n'avoir pas été consultée.

— La chaleur, la saleté, le bruit, les bus bondés, les mendiants, la corruption, la diarrhée, l'hypocrisie, les rues pleines d'ordures qui ne sont jamais ramassées. Comment est-ce que vous allez supporter tout ça ?

Ce à quoi sa mère avait répondu, d'un ton trop allègre pour être honnête :

— Mais ma chérie, tout ça a changé. L'Inde est différente aujourd'hui, l'Inde rayonne !

Et c'était peut-être vrai, puisque ses parents s'étaient coulés sans effort dans leur nouvelle vie, dans leur nouvel appartement climatisé avec toit-terrasse, entourés de leur armée de domestiques qui s'occupaient de toutes les tâches possibles et imaginables. (Je n'ai pas lavé une seule assiette depuis que je suis ici ! s'était extasiée sa mère au téléphone.) Un chauffeur conduisait son père au travail tous les matins. (Je ne travaille que de dix à seize heures, avait-il ajouté fièrement depuis le deuxième téléphone de l'appartement). Le chauffeur retournait ensuite chercher sa mère pour l'emmener faire les magasins, rendre visite à ses amies d'enfance, se faire faire une pédicure ou (avant qu'Uma ne l'accuse d'être totalement frivole) œuvrer comme bénévole dans une association qui s'occupait d'instruire les enfants des bidonvilles. Le soir, ils assistaient à des concerts de

*Rabindra sangeet*¹, regardaient des films sur des écrans gigantesques, dans des cinémas aussi majestueux que des palais, se promenaient main dans la main (ce genre de privauté était désormais accepté dans la nouvelle Inde rayonnante) au bord du lac où ils se retrouvaient en secret à l'époque où ils étaient étudiants, ou se rendaient au club de leur quartier pour boire un verre et jouer au bridge. Ils étaient de sortie tous les week-ends et parfois même en semaine. Ils passaient leurs vacances d'hiver à Kulu Manali, et celles d'été à Goa.

Uma était heureuse pour ses parents, même si elle ne pouvait s'empêcher de désapprouver leur nouveau mode de vie hédoniste. (Mais comment aurait-elle pu s'y opposer, alors que c'était beaucoup mieux que tout ce qu'elle voyait autour d'elle : des couples qui se désintéressaient l'un de l'autre, s'engluaient dans une routine inexorable ou finissaient par se séparer ?) Était-ce parce qu'elle se sentait exclue de leur vie ? Ou bien parce sa vie d'étudiante dont elle était si fière – entre les festivals de films d'horreur, les cafés où les discussions intellectuelles s'étiraient jusqu'au bout de la nuit, les librairies cavernieuses où l'on pouvait à tout moment croiser un prix Nobel – lui apparaissait soudain, par comparaison, plus terne que la leur ? Elle préféra ne rien dire et attendre, rongée par l'inquiétude et l'impatience, que cette lune de miel en Inde touche à sa fin, que la désillusion et la discorde

1. Style musical inventé par Rabindranath Tagore, mélange de musique indienne traditionnelle et classique.

s'installent. Une année passa. Sa mère était toujours aussi enthousiaste, malgré les problèmes qu'elle devait forcément rencontrer. Qui n'en a pas ? (Mais pourquoi les cachait-elle à Uma ?) De temps à autre, elle demandait à sa fille de venir les voir en Inde.

— Nous irons à Agra voir le Taj Mahal tous les trois, disait-elle. Nous attendons que tu sois là pour y aller.

Ou encore :

— Je connais le meilleur spa ayurvédique de la ville. Ils font des massages à l'huile de sésame absolument incroyables.

Dans une de leurs dernières conversations, elle lui avait répété deux fois de suite :

— Tu nous manques. Pourquoi ne viendrais-tu pas nous voir ? Nous t'enverrons un billet d'avion.

Il y avait quelque chose de plaintif dans sa voix, quelque chose qui frappa Uma au niveau de la poitrine, juste en dessous des côtes. Ses parents lui manquaient aussi. Elle qui avait toujours détesté faire du tourisme fut prise d'une envie soudaine d'aller voir le Taj Mahal.

— Je viendrai pour les vacances d'hiver, promit-elle sans réfléchir.

— Combien de temps ?

— Six semaines.

— Six semaines ! Formidable ! répondit sa mère, qui avait retrouvé son enthousiasme. Ça devrait nous laisser assez de temps... N'oublie pas qu'il va te falloir un nouveau visa – ça fait des années que tu n'es pas venue en Inde. Ne leur envoie pas ton

passer par la poste, ça va prendre un temps fou. Va chercher ton visa directement au consulat. Tu devras sûrement attendre un peu, mais au moins tu l'auras le jour même.

Ce n'est qu'après avoir raccroché qu'Uma s'aperçut qu'elle avait oublié de demander à sa mère ce qu'elle voulait dire par *Ça devrait nous laisser assez de temps...* Elle s'aperçut également que Ramon, son petit ami que ses parents connaissaient bien et avaient toujours traité avec bienveillance (son père lui avait même attribué un surnom indien, Ramu), n'avait pas été invité.

Elle aurait pu laisser tomber – après tout, les billets pour l'Inde étaient chers – s'il n'y avait eu cette autre conversation, au cours de laquelle Uma avait dit :

— Vous avez bien fait de ne pas vendre la maison. Comme ça, si jamais les choses ne se passent pas comme prévu, vous pourrez toujours revenir.

Ce à quoi sa mère avait répondu :

— Oh non, ma chérie. Nous sommes très bien en Inde... Nous savions que nous y serions bien. La maison est pour toi, au cas où...

Mais elle s'était interrompue en plein milieu de sa phrase et avait changé de sujet, comme si elle avait été sur le point d'annoncer quelque chose puis s'était rétractée, sentant que sa fille n'était pas prête à l'entendre.

Quelques minutes avant le deuxième tremblement, Uma fut prise d'une envie subite de voir le

soleil. Le léger brouillard qui drapait encore le haut des gratte-ciel de la ville quand elle était arrivée ce matin s'était-il enfin levé ? Si oui, le ciel devait être aussi limpide qu'un torrent de montagne ; si non, il devait scintiller comme les écailles d'un poisson. Brusquement, Uma ressentit le besoin irrésistible de savoir. Elle se demanderait plus tard d'où lui était venue cette envie qui l'avait fait se lever de sa chaise et bondir sur ses pieds. Était-ce l'instinct, le même que celui qui fait grogner et gémir les animaux d'un zoo pendant des heures avant que les catastrophes naturelles se produisent ? Elle mit son sac à l'épaule et se dirigea vers la porte. Quelques secondes de plus et elle l'aurait poussée, aurait couru dans le couloir et grimpé les escaliers quatre à quatre pour satisfaire le désir qui gonflait en elle. Elle aurait été dehors, les yeux levés vers le léger crachin qui commençait à tomber, et l'histoire aurait été différente.

Mais à l'instant où elle se tournait pour partir, la porte du bureau de M. Mangalam s'ouvrit. Un homme en sortit précipitamment, brandissant son passeport d'un air victorieux, et passa à côté d'Uma. La jeune femme en sari bleu s'empara du tas de demandes de visas et disparut dans le bureau de M. Mangalam par la porte qui donnait derrière le guichet. Elle faisait ça à peu près toutes les heures. Pourquoi ? se demanda Uma, agacée. Tout ce que cette femme avait à faire, c'était à appeler le nom suivant dans la pile de demandes. Uma avait peu d'espoir que ce soit le sien, mais elle attendit quand même, au cas où.

C'était le moment idéal pour appeler Ramon. Avec un peu de chance, elle réussirait à le joindre pendant qu'il traversait la place de l'Union des Etudiants, après son cours, et se frayait un chemin parmi les joueurs de *djembé*, les vendeurs de *dim sum* et les annonceurs de fin du monde. Une fois arrivé au laboratoire de recherche, il éteindrait son téléphone pour ne pas être dérangé. Ramon était passionné par son travail. De temps à autre, quand il se rendait dans son laboratoire en pleine nuit pour suivre l'évolution d'une expérience, il arrivait qu'Uma l'accompagne, dans le seul but de le regarder et d'apprécier la quiétude qui s'emparait de tout son corps pendant qu'il faisait des tests, prenait des notes et des mesures. Parfois, Ramon oubliait même qu'elle était là. C'était dans ces moments-là qu'elle l'aimait le plus. Si elle parvenait à le joindre, là, tout de suite, c'est exactement ce qu'elle lui dirait.

Mais le téléphone refusait de coopérer. *Pas de réseau* s'affichait en lettres lumineuses sur le petit écran carré.

L'homme qui portait des diamants aux oreilles jeta un œil par-dessus son épaule et lui adressa une grimace de sympathie.

— Mon téléphone ne marche pas non plus, lui dit-il. C'est le même problème dans tous les bâtiments du centre-ville. Peut-être qu'en déambulant dans la pièce, vous trouverez un coin où ça fonctionne.

Le téléphone collé à l'oreille, Uma fit quelques pas en avant, sans grand espoir.

Mais se dégourdir un peu les jambes lui fit du bien. Elle regarda la femme du guichet sortir du bureau de M. Mangalam en secouant les plis de son sari, le visage déformé en une sorte de rictus, comme si elle venait de mordre dans un fruit amer. Uma, peu charitable, espérait que M. Mangalam lui avait vertement reproché d'imposer cette attente interminable à tous ces pauvres gens. Le téléphone émit un léger grésillement contre son oreille. Avant qu'elle n'ait pu vérifier s'il fonctionnait, un nouveau tremblement remonta du ventre de la terre. Cette fois-ci, personne ne se méprit sur son origine. C'était comme si un géant avait collé sa bouche contre les fondations du bâtiment et poussé un énorme rugissement. Le plancher se déforma et Uma perdit l'équilibre et tomba. Le géant prit le bâtiment entre ses deux mains et le secoua. Une chaise traversa la pièce jusqu'à Uma. Elle leva le bras pour se protéger. La chaise heurta brutalement son poignet et une douleur pire que tout ce qu'elle avait connu irradija dans tout son bras. Des gens hurlaient. Uma vit des pieds courir à toute vitesse, puis revenir dans l'autre sens. Elle essaya de se glisser sous une chaise, comme on lui avait appris à le faire des années plus tôt à l'école primaire, mais seules sa tête et ses épaules rentraient. Elle avait toujours son portable vissé à l'oreille. Est-ce qu'elle entendait vraiment la voix de Ramon lui dire de laisser un message, ou bien n'était-ce que son besoin de l'entendre ?

Au-dessus d'elle, le plafond s'effondra en répandant un nuage de plâtre. Les poutres se brisèrent

dans un bruit d'os géants qui se cassaient net. Un néon vola en éclats. Pendant une seconde, avant que l'électricité ne soit coupée, elle vit les filaments de l'ampoule nue continuer à briller. Les décombres tombèrent, dans le noir, et lui recouvrirent les jambes. Son bras la faisait terriblement souffrir. Elle le blottit contre sa poitrine. (Un geste inutile, puisqu'elle allait sûrement mourir dans les minutes à venir). Est-ce que c'était bien un bruit d'eau qu'elle entendait ? Est-ce que le sous-sol où ils se trouvaient allait être inondé ? Elle crut entendre un bip, le répondeur attendait son message. *Ramon*, cria-t-elle, la bouche pleine de poussière. Elle pensa à ses longs doigts méticuleux, qui pouvaient réparer tout ce qu'elle cassait. Elle pensa aux petits grains de beauté sur son torse, juste au-dessus de son téton gauche. Elle voulait dire quelque chose d'important, de réconfortant, quelque chose de beau pour qu'il se souvienne d'elle. Mais rien ne lui vint, et son téléphone s'éteignit.

Des voix de femmes résonnaient dans l'obscurité, elles chantaient dans une langue qu'il ne connaissait pas, et il crut d'abord être à la guerre. Cette pensée vida tout l'air de ses poumons et il suffoqua. Sa langue était couverte de poussière, ses ongles pleins d'échardes. Une odeur de brûlé lui effleura les narines. Il se passa la main sur le visage, sur les os irréguliers de son crâne, ses cheveux qui repoussaient déjà, la cicatrice sur son sourcil, dont il ne se souvenait pas. Mais quand il toucha les petites pierres aux angles pointus qu'il avait aux oreilles, il se rappela qui il était.

Je suis Cameron, se dit-il à lui-même. A ces mots, le monde réel reprit forme autour de lui : des tas de gravats, des formes, probablement des meubles brisés. Certaines de ces formes gémissaient. Les voix – non, il n'y en avait qu'une. La voix qui chantait adopta un rythme régulier, entêtant, elle répétait le même nom encore et encore. Quelques minutes plus tard, malgré le bourdonnement, il reprit ses esprits. Il plongea les mains dans ses poches pour en vérifier le contenu. Dans celle de droite se trouvait son inhalateur. Il le sortit et le secoua prudem-

ment. Il devait rester cinq doses. Il pensa au petit placard parfaitement en ordre de sa salle de bains, au flacon neuf posé sur la deuxième étagère. Il repoussa le regret et la colère, qui pour lui avaient toujours été liés, et se concentra sur le positif, comme l'aurait fait le saint homme s'il avait été dans sa situation. Si Cameron se montrait prudent, cinq doses pouvaient lui durer plusieurs jours. Ils seraient sortis de là bien avant ça.

Ses clés étaient dans sa poche gauche. Une mini-lampe de poche était accrochée au porte-clés. Il se leva et balaya la pièce du petit rayon de lumière. Une autre partie de son cerveau se réveilla, celle qui évaluait les situations et décidait quoi faire. Il l'accueillit avec soulagement.

La moitié du plafond s'était effondrée. Les gens devaient s'être éloignés de cette zone autant que possible, au cas où il en tomberait encore. Certains étaient recroquevillés sous les meubles, le long des murs. Ils pouvaient rester là pour l'instant. Il vérifia qu'il n'y avait pas de flammes. Rien. L'odeur de brûlé ne devait être qu'une hallucination olfactive due à ses souvenirs. Il renifla pour essayer de détecter l'odeur âcre qu'une fuite de gaz n'aurait pas manqué de répandre et fut soulagé de ne rien sentir. Il entendait de l'eau couler à un rythme irrégulier, quelque part, mais le sol était sec. Deux silhouettes d'hommes s'agitaient devant la porte qui menait au couloir, essayant visiblement de l'ouvrir.

Il se jeta en avant et poussa un hurlement. La pleureuse, surprise, se tut.

— Hé ! cria-t-il. Arrêtez ! N'ouvrez pas ça ! C'est dangereux !

Il courut aussi vite qu'il put à travers les gravats et les attrapa par les épaules. Le plus âgé se laissa faire, mais le plus jeune le repoussa en l'injuriant et tira de toutes ses forces sur la poignée.

Une bouffée de rage envahit la poitrine de Cameron, mais il fit de son mieux pour la contenir.

— La porte est peut-être la dernière chose qui tient cette partie de la pièce. Si vous l'ouvrez d'un seul coup, vous risquez de tout faire s'écrouler. Il y a peut-être aussi un empilement de gravats de l'autre côté de la porte. Qui sait ce qui arrivera si on la fait s'effondrer. Nous allons essayer de l'ouvrir, mais nous devons d'abord réfléchir au meilleur moyen de le faire sans risque.

Quelle chose scintilla sur la joue du jeune homme. Dans la lumière vacillante, Cameron ne put distinguer c'était du sang ou des larmes. Mais le tremblement de ses épaules et de ses bras et l'inclinaison de sa tête ne laissaient aucun doute sur la fureur qui l'agitait. Il s'avança vers Cameron, propulsé par un concentré de peur. Cameron avait déjà vu des hommes dans cet état. Ils pouvaient être très dangereux. Il fit un pas de côté et frappa le jeune homme à la base du crâne, du tranchant de la main, d'un geste précis mais retenu. Un coup de ce genre pouvait vous briser les vertèbres. Les hommes qu'il avait rencontrés dans d'autres circonstances auraient su comment bloquer cette prise d'un simple coup de coude. Mais ce jeune garçon – car c'est ainsi que Cameron le vit tout à coup, comme

un garçon plus jeune que ne l'aurait été son fils s'il avait vécu – reçut le coup sans la moindre résistance, tomba face contre terre et n'en bougea plus. Quelqu'un poussa un gémissement dans l'obscurité, puis s'arrêta net, comme si on lui avait posé une main sur la bouche. Cameron se massa le poignet. Il n'était plus en aussi bonne forme qu'autrefois. Il s'était volontairement laissé aller, dans l'espoir de n'avoir plus jamais à faire ce qu'il venait justement de faire.

— Je suis désolé d'avoir dû le frapper, cria-t-il dans la pièce plongée dans le noir. Mais il refusait de m'écouter.

Il réprima son envie d'ajouter : *Je ne suis pas un homme violent*. Une phrase de ce genre ne ferait que les effrayer encore plus. Il leva les mains pour montrer qu'il ne tenait rien d'autre qu'une minuscule lampe de poche.

— N'ayez pas peur de moi, je vous en prie, dit-il d'un ton plus posé.

Il voulait leur raconter ce qu'il avait vu au Mexique, où il s'était porté volontaire après un tremblement de terre, dans une de ses nombreuses tentatives d'expiation de ses fautes. Les gens qui s'étaient montrés trop impatients et avaient tenté de sortir des décombres sans attendre les secours étaient souvent morts écrasés par d'autres débris, alors que ceux qui n'avaient pas bougé – privés d'eau et de nourriture pendant parfois des semaines, ou plus encore – avaient été miraculeusement sauvés. Mais c'était trop long à expliquer, et les souvenirs qui lui revenaient en mémoire – tous

ces corps enchevêtrés de victimes qu'il n'avait pas pu secourir – étaient trop douloureux. Alors il se contenta de dire :

— S'il avait ouvert cette porte, comme il avait l'intention de le faire, il aurait pu tous nous tuer.

Le silence qui suivit était pesant, soupçonneux, accusateur. Enfin, de sous une chaise, une voix de femme demanda :

— Alors vous avez préféré le tuer ?

Cameron expira l'air qu'il avait retenu dans ses poumons sans même s'en rendre compte et répondit :

— Pas du tout ! Il est seulement un peu sonné. Regardez vous-même. Vous pouvez sortir de sous cette chaise. Ça m'a l'air à peu près sûr.

— Je ne peux pas bouger, lui dit la jeune femme. Je crois que j'ai le poignet cassé. Vous pouvez m'aider ?

Il sentit ses épaules se détendre et les commissures de ses lèvres se relever en entendant ces derniers mots. Qui aurait pu croire qu'il trouverait une raison de sourire dans des circonstances comme celles-ci ? Il s'avança vers la jeune femme.

— Je vais au moins essayer, dit-il.

De la main gauche, Malathi s'agrippa au guichet en évitant soigneusement les débris de verre qui le recouvraient et se releva juste assez pour voir ce que l'Afro-Américain était en train de faire. Elle aurait voulu remettre son sari en place, car il avait glissé de son épaule, mais sa main droite était appuyée de

toutes ses forces sur sa bouche, écrasant ses lèvres contre ses dents, et elle n'osait pas la retirer, de peur de ne pouvoir se retenir de psalmodier *Krishna Krishna Krishna*. C'était une prière, une supplication et un appel au pardon, parce que ce tremblement de terre avait eu lieu par sa faute. Et si jamais l'Afro-Américain l'entendait, il allait peut-être se retourner et venir vers elle. Qui sait ce qu'il était capable de lui faire ?

Le jour où les femmes de sa famille – ses tantes, ses grands-mères, ses cousines restées vieilles filles – avaient appris qu'elle allait quitter l'Inde pour vivre en Amérique, elles avaient toutes été parcourues de frissons (d'horreur ou d'envie, Malathi n'aurait su dire) et l'avaient mise en garde contre les hommes noirs, qu'elles considéraient comme dangereux. (Et elles avaient eu bien raison ! Il n'y avait qu'à voir la façon dont il s'était jeté sur ce jeune Indien beaucoup plus petit que lui. En cet instant, Malathi oubliait que la brigade des tantes et des cousines, équitables dans leur mépris pour les hommes en général, lui avait aussi dit de se méfier des Blancs, tous des créatures lubriques, et des Indo-Américains, bien trop sournois.)

En revanche, personne n'avait pensé à la mettre en garde contre les tremblements de terre. Dans le pays d'où elle venait, bien des images surgissaient à l'esprit des gens quand ils entendaient le mot « Amérique », mais les tremblements de terre n'en faisaient pas partie.

Malathi avait suivi le conseil des femmes de sa famille en ce qui concernait les hommes ; en partie

parce qu'elle n'avait pas vraiment eu le choix, mais aussi parce qu'elle avait d'autres projets. Elle partageait un minuscule appartement avec trois employées du consulat qu'on avait fait venir d'Inde en même temps qu'elle. Elles passaient tout leur temps libre ensemble, prenaient le même bus et ne se séparaient qu'une fois arrivées devant l'ascenseur (les autres travaillaient à l'étage, au service Tourisme), allaient chez les Frères Patel acheter de la poudre de *sambar*¹ et des légumes marinés, regardaient des films de Bollywood sur leur lecteur DVD d'occasion et se huilaient mutuellement les cheveux le soir, en se confiant leurs espoirs et leurs rêves. Les autres femmes voulaient se marier. Elles épargnaient sur leurs salaires – qui leur avaient semblé astronomiques convertis en roupies, mais se révélaient bien maigres quand il vous fallait tout payer en dollars – et se constituaient lentement une dot, car, même si les dots avaient officiellement été supprimées en Inde, tout le monde savait que sans dot vous n'aviez aucune chance de trouver un mari un tant soit peu correct.

Mais Malathi, qui avait bien vu comment ses deux sœurs se laissaient dominer par leurs époux, n'avait pas la moindre intention de suivre leurs traces. Elle nourrissait un autre projet. Quand elle aurait économisé suffisamment d'argent, elle retournerait vivre en Inde et y ouvrirait un salon de beauté, mais pas à Coimbatore, sa ville natale. La nuit, elle serrait contre elle son oreiller bosselé,

1. Mélange d'épices.

fermait les yeux et se laissait aller à rêver : les clochettes en cuivre au-dessus de la porte d'entrée (voilée de rideaux, pour préserver l'intimité) qui tinteraient joyeusement quand les clientes entraient, la magnifique pièce climatisée aux murs couverts de grands miroirs étincelants, les employées en tablier qui l'accueilleraient les mains jointes, avec le sourire, les grands fauteuils pivotants dans lesquels les clientes pourraient se faire épiler les sourcils, coiffer en chignons élaborés et laqués pour les mariages, ou se détendre en se faisant masser le visage avec du yaourt et de la pâte de santal.

Puis M. Mangalam était arrivé dans le service de délivrance des visas et Malathi avait complètement perdu pied.

Les colocataires de Malathi s'accordaient toutes à dire que M. Mangalam était l'homme le plus séduisant du consulat. Avec sa moustache fanfaronne, ses lunettes de marque et son sourire désarmant, il faisait beaucoup plus jeune que son âge (il avait quarante-cinq ans, d'après ce que Malathi avait lu en fouillant dans son dossier). De tous les hommes de cet âge qu'elle connaissait, il était le seul à ne pas avoir de bedaine ni de poils dans les oreilles. Mais, hélas, ces dons que Dame Nature avait octroyés à M. Mangalam ne lui étaient d'aucune utilité, car il existait déjà une Mme Mangalam, qui souriait avec élégance sur la photo posée sur son bureau. (Des cadres avaient été distribués par le consulat à ses employés, avec la consigne formelle d'y mettre des photos de famille et de les poser bien en vue. C'était une manière d'aider les Américains à se sentir plus à

l'aise quand ils entraient dans les bureaux, leur avait-on dit, car la présence d'une photo de famille sur le bureau d'un homme était pour eux la preuve de sa stabilité morale.)

Malathi, en jeune femme pragmatique, avait donc décidé de faire une croix sur M. Mangalam. Mais cela se révélait plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé, car il semblait s'intéresser de plus en plus à elle. Malathi, qui ne nourrissait aucune illusion sur son physique (peau foncée, joues rondes, nez retroussé), restait perplexe face à cette évolution des choses. Mais les faits étaient là. Il lui souriait en passant devant la vitre du guichet chaque matin. Les jours où elle était chargée de faire le thé pour le service, il complimentait sa façon de le préparer et en redemandait une tasse. Quand, pour célébrer la nouvelle année tamoule, il avait apporté une boîte de Maisoorpak, c'est à elle qu'il avait offert le premier bonbon en forme de diamant. Si elle entrait dans son bureau pour lui poser des questions sur les demandes de visas, il lui proposait de s'asseoir, aussi poliment que si elle avait été une cliente. Il lui demandait parfois comment elle comptait occuper le week-end à venir. Quand elle disait n'avoir rien de prévu, il prenait un air rêveur, comme s'il avait souhaité l'emmener quelque part – le cinéma *Naz*, par exemple, où l'on projetait le dernier film à succès de Shah Rukh Khan, ou le restaurant *Madras Mahal*, où l'on servait d'excellents *dosas*¹, mais qui était bien au-dessus des moyens de Malathi.

1. Galettes à base de farine de lentilles ou de pois chiches, typiques du Sud de l'Inde.

Pouvait-on la blâmer, étant donné la situation, d'aller dans son bureau un peu plus souvent que nécessaire ? D'accepter, de temps à autre, une cuillère de ces noix de bétel argentées qu'il conservait dans son tiroir du haut ? De l'écouter d'une oreille attentive quand il lui disait à quel point il se sentait seul, loin de chez lui, tout comme elle ? De le laisser lui prendre la main quand elle lui tendait un document ?

Elle avait pour habitude de griffonner sur des bouts de papier pour passer le temps. Un jour, elle s'était surprise à écrire, au milieu des gribouillages de fleurs et de branchages, *Malathi Mangalam*. C'était puéril, et dangereux. Symptomatique d'une agitation intérieure qui la déconcertait. Elle avait déchiré la feuille en mille morceaux et l'avait jetée. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de penser que les syllabes sonnaient bien et parfois, le soir, au lieu d'imaginer son salon de beauté tant aimé, elle les chuchotait, le visage enfoui dans son oreiller.

Aujourd'hui, M. Mangalam l'avait prise dans ses bras et embrassée.

Malathi devait admettre que ce geste, même s'il l'avait surprise, n'était pas totalement inattendu. N'avait-il pas, hier à peine, posé une petite boîte en carton doré dans sa main ? Elle l'avait ouverte et avait découvert quatre chocolats blancs en forme de coquillages, disposés avec soin. « Goûtez-en un », lui avait-il murmuré. Malathi avait pudiquement secoué la tête, alors il en avait pris un et l'avait fait glisser sur ses lèvres avant de le fourrer dans sa bouche. Le dessus était croustillant, mais à l'intérieur...

c'était la chose la plus douce et la plus capiteuse qu'elle ait jamais goûtée. La culpabilité et l'allégresse l'avaient envahie au moment même où elle l'avait avalé.

Cette même allégresse coupable lui avait picoté le cuir chevelu quand il avait appuyé ses lèvres sur les siennes. S'il avait essayé de la peloter, elle l'aurait repoussé. Mais il était tendre ; il lui avait murmuré des mots doux tout en frottant son nez contre son oreille (oh, comme sa moustache lui avait délicieusement chatouillé la joue !). Malathi n'avait jamais été embrassée avant ce jour, mais elle avait vu des centaines de films romantiques et savait quoi faire. Elle avait timidement baissé les yeux et s'était appuyée contre son torse, laissant ses lèvres caresser sa mâchoire malgré la pensée qui lui traversait l'esprit : en flirtant avec un homme marié, elle allait s'attirer un mauvais karma. A l'instant précis où il avait soupiré, parcouru d'un léger frisson, et où Malathi s'était sentie gagnée par un étrange pouvoir, ses yeux s'étaient posés sur la photo de Mme Mangalam, juste à côté de la statuette de Ganesh en bois de santal. Pour la première fois, elle s'était aperçue que Mme Mangalam était coiffée à la perfection, sûrement l'œuvre d'un salon de beauté de grand standing. Sur sa main droite (habilement posée sous son menton), on pouvait voir trois magnifiques bagues ornées de diamants. Lui avaient-elles été offertes par l'homme qui, en ce moment même, enfouissait son visage dans le cou de Malathi ? Mme Mangalam adressait un sourire confiant à Malathi... confiant, et teinté de pitié.

Ce sourire indiquait deux choses : d'abord, que Mme Mangalam était le genre de femme que Malathi pouvait rêver de devenir mais qu'elle ne serait jamais ; et ensuite, que peu importaient les folies auxquelles son époux s'adonnait, il finirait toujours par revenir vers elle.

Ce sourire avait poussé Malathi à se dégager de l'étreinte de M. Mangalam. Quand il s'était penché au-dessus de sa main pour déposer un baiser à l'intérieur de son poignet, elle avait retiré son bras d'un geste brusque. Ignorant ses questions, elle avait réajusté son sari, rassemblé ses esprits, et s'était précipitée hors du bureau.

Elle n'avait pas fait dix pas que la roue du karma s'était mise en branle, et le châtiment s'était abattu sur eux sous la forme d'un tremblement de terre.

Dans la lueur vacillante de la lampe de poche, Malathi vit l'Afro-Américain soutenir quelqu'un par le coude et l'amener au centre de la pièce. Il s'agissait de la jeune Indienne... enfin, si on pouvait encore appeler ainsi quelqu'un qui baignait depuis sa plus tendre enfance dans la décadence du monde occidental. Malathi l'avait tout de suite trouvée antipathique, avec son jean moulant, ce gros livre d'université qu'elle trimbalait comme pour faire étalage de son intelligence, et son impatience typiquement américaine. Mais lorsqu'elle vit l'homme attraper la jeune fille par le bras et qu'elle l'entendit pousser un cri de douleur, Malathi ne put s'empêcher de crier elle aussi. Elle le regretta

immédiatement, car l'homme lâcha la jeune fille et s'avança dans sa direction. Elle plongea sous le guichet, sans grand espoir. La paroi de verre qui d'habitude l'isolait des gens qui se présentaient au guichet avait été réduite en poussière par le séisme. Il n'aurait aucun mal à se pencher par-dessus le comptoir et à s'emparer d'elle.

Effectivement, l'homme se pencha au-dessus du comptoir, mais ce n'était pas pour l'attraper. Il était en train de lui dire quelque chose. Elle ne comprenait pas, la panique lui avait fait oublier tout son anglais. Il répéta les mots plus lentement. Les syllabes ricochaient dans la tête de Malathi, inintelligibles. Elle ferma les yeux et essaya d'imaginer le salon de beauté et de se visualiser, elle, au centre du salon. Mais le sol se souleva, les miroirs se fendirent et s'écrasèrent sur le sol, il y avait des débris partout, comme ceux qu'elle avait sous les mains en ce moment même.

Derrière elle, Malathi entendit la porte du bureau de M. Mangalam s'ouvrir. Le verre craquait sous les pas incertaines du fonctionnaire tandis qu'il se dirigeait vers l'Afro-Américain. Sans avoir rien prémédité, Malathi se jeta sur lui et, martelant sa poitrine de coups de poings, elle s'écria en tamoul :

— C'est de notre faute ! C'est de notre faute !
C'est arrivé à cause de nous !

Au moment où la terre s'était mise à trembler, M. Mangalam s'était réfugié sous son bureau. Mais le meuble avait glissé jusqu'à l'autre bout de la pièce et l'avait coincé contre le mur. Il s'était démené

pendant plusieurs minutes avant de parvenir à s'en extraire. Quand il s'était redressé, désamparé, les mains tremblantes, ses yeux s'étaient posés sur ce qu'il avait de plus cher – non, pas la photo de son épouse au sourire narquois et triomphant, mais le Ganesh en bois de santal que sa mère lui avait offert le jour où il avait quitté la maison pour aller à l'université, « pour repousser tous les obstacles que tu croieras sur ton chemin ». Lorsque le bureau avait glissé jusqu'à l'autre bout de la pièce, la statuette avait été projetée contre le mur et s'y était écrasée. Il s'était soudain senti vidé, comme si quelqu'un lui avait arraché les entrailles. Mangalam avait lui aussi été élevé dans la croyance au karma. Des accusations identiques à celles que Malathi sanglotait contre sa poitrine s'étaient bousculées dans sa tête. Il avait beau repousser ces superstitions de toutes ses forces, elles ne cessaient de revenir, par bribes, et l'affectaient profondément.

M. Mangalam n'avait encore jamais vécu de tremblement de terre. Mais il avait déjà affronté une femme en pleine crise d'hystérie. Il attrapa Malathi par les épaules et la secoua jusqu'à ce qu'elle se taise.

— Ne soyez pas stupide, lui dit-il en tamoul, d'un ton glacial qui avait déjà fait ses preuves dans des situations similaires. C'était un tremblement de terre. Les tremblements de terre n'ont rien à voir avec les gens.

Il ajouta, en anglais :

— Reprenez vos esprits et écoutez ce que vous dit ce monsieur.

Cameron n'avait pas aimé la façon dont le fonctionnaire avait secoué la jeune femme, et il aurait voulu lui en dire un mot, mais il y avait des choses plus urgentes.

— Est-ce que vous avez un kit de premiers secours ? Une torche ? Des piles ? Du paracétamol ? Est-ce que le téléphone fonctionne ?

— J'ai essayé la ligne de mon bureau, répondit M. Mangalam. Il n'y a plus de tonalité.

Il répéta à Malathi tout ce qu'avait demandé Cameron, en remplaçant certains mots par d'autres qui lui seraient plus familiers – une lampe de poche, de l'aspirine, une boîte de pansements – jusqu'à ce qu'elle finisse par hocher la tête sans grande conviction et s'en aille fouiller dans les placards du bureau.

Sonnée comme elle l'était, Cameron ne s'attendait pas à ce qu'elle trouve quoi que ce soit. Pourtant, quelques minutes plus tard, il vit un cercle de lumière vacillant s'avancer vers lui. Elle posa la lampe torche sur le guichet, ainsi qu'un sac en plastique dans lequel il y avait deux piles et une boîte en métal blanc peinte d'une grosse croix rouge. A l'intérieur, il trouva deux flacons d'alcool, quelques pansements, une boîte d'aspirine, des médicaments contre le rhume, un tube de crème antiseptique et du fil dentaire. C'était mieux que rien, mais ça restait insuffisant.

Il essaya de remettre en ordre, dans sa tête, la liste des choses à faire. Il fallait vérifier tous les coins de la pièce pour voir s'il n'y avait pas d'autre sortie. S'assurer que personne n'était blessé en

dehors de la jeune étudiante. Demander aux autres s'ils avaient de l'eau ou de la nourriture, et les convaincre de les mettre en commun pour les partager. Y avait-il des toilettes ? Sinon, il faudrait trouver une solution alternative. Il devait arpenter la pièce pour essayer de trouver un endroit où les portables fonctionnaient. Il devait demander aux autres de faire de même. Tôt ou tard, ils allaient devoir essayer d'ouvrir la porte, au risque de finir enterrés vivants.

Cameron commençait à ressentir une douleur à la poitrine. La poussière n'arrangeait rien. Bientôt, il n'aurait pas d'autre choix que d'utiliser son inhalateur.

C'est trop, Seva. Je ne peux pas gérer tout ça.

Derrière lui, il entendit un frottement. Il fit volte-face, la lampe braquée devant lui comme une arme. Malathi avait trouvé un balai et elle rassemblait les débris en petits tas. Il ne pouvait pas voir son regard, mais elle avait l'air moins terrifiée que tout à l'heure. Tant mieux, car dans peu de temps, il allait devoir lui faire une demande très désagréable.

Il laissa son esprit errer loin du présent, se laissant hypnotiser par la cadence du balai sur le sol, qui réveilla en lui une image que sa grand-mère – qui avait grandi comme domestique dans une demeure du Sud des États-Unis – lui avait décrite : une femme descendant les escaliers, en longue robe de soie.

Uma regarda sa main, tellement enflée maintenant qu'elle ne voyait même plus les os du poignet. Cameron lui avait donné trois cachets d'aspirine qu'elle s'était forcée à avaler sans eau ; elle avait presque failli s'étouffer. Le médicament n'avait eu aucun effet sur la douleur qui battait dans tout son bras, jusqu'à son épaule, et qui était intimement liée à sa peur. Sous sa peau, quelque chose saillait et lui lacérait les muscles. Elle imaginait un os, plusieurs os, cassés en centaines de morceaux acérés qui lui tranchaient la chair de l'intérieur. Elle voulait s'échapper de cette pièce oppressante – penser à l'océan, à ses parents, aux nouilles thaïes qu'elle avait prévu de cuisiner pour le repas du soir, à Ramon qui lui apportait son thé au jasmin tous les matins – mais elle ne parvenait pas à surmonter la panique. Est-ce qu'elle risquait de mourir d'une hémorragie interne ? Faudrait-il lui amputer le bras si les secours arrivaient trop tard ? Elle avait toujours cru faire partie des gens qui savent affronter les crises dans le calme. Elle était stupéfaite de la vitesse avec laquelle la douleur la privait de ses ressources.

A la demande de Cameron, tout le monde s'était rassemblé au centre de la pièce. Tout le monde sauf le jeune homme barbu, qui était resté allongé à l'endroit où il était tombé, alors qu'il avait repris connaissance depuis un certain temps. Il s'était tourné sur le côté pour regarder Cameron. Ses yeux perçants brillaient comme deux billes en verre noir à la lumière de la lampe torche. Sa tête était inclinée à un angle peu confortable. Entre deux vagues de douleur, Uma se dit qu'elle pourrait peut-être lui donner quelque chose à se mettre sous la tête, son sac à dos peut-être. Puis une nouvelle vague de douleur la traversa, et elle devint incapable de réfléchir à quoi que ce soit.

Cameron allait voir les gens un à un, pour leur demander s'ils étaient blessés. Ils étaient assis sur des chaises, l'air stoïque, et se redressaient comme des enfants obéissants quand il pointait sa mini-lampe de poche sur eux. Presque tout le monde avait des coupures ou des bleus. La grand-mère avait une mauvaise entaille sur l'avant-bras qui saignait beaucoup. Il donna des compresses, des pansements et de la crème antiseptique au couple, M. et Mme Pritchett, et leur demanda de faire de leur mieux pour soulager ceux qui n'avaient que des blessures superficielles. Entre-temps, toutes les personnes présentes avaient donné leur nom, sauf le jeune homme barbu. Mais ils savaient tous comment il s'appelait car, quand il était encore inconscient, Cameron l'avait demandé à M. Mangalam. Il s'appelait Tariq. Un nom musulman. Uma se demanda si cela avait un lien avec sa violente sortie

de tout à l'heure ; puis elle eut terriblement honte d'avoir pensé une telle chose.

Cameron appela l'adolescente, Lily, pour qu'elle lui tienne la lampe pendant qu'il nettoyait la blessure de sa grand-mère et l'entourait de gaze. Uma vit Lily se mordre la lèvre lorsque la gaze se teinta de sang, mais l'adolescente ne détourna pas le regard. Cameron œuvrait les sourcils froncés. Il avait dû utiliser tout le rouleau de gaze pour que l'hémorragie cesse. (*Qui aurait pu croire que la vieille dame avait autant de sang en elle ? Uma mourrait d'envie de dire cette phrase à quelqu'un qui aurait pu reconnaître l'allusion à Shakespeare.*) Finalement, il déchira le bas de son tee-shirt et s'en servit pour bander le bras de la grand-mère. Il lui recommanda de s'allonger et de ne pas bouger. Puis il se laissa tomber sur le sol. Uma fut prise de panique quand elle le vit appuyer la tête contre le guichet et fermer les yeux. Il fouilla dans sa poche, en sortit un objet qu'il mit devant sa bouche et sur lequel il appuya. Est-ce qu'il était malade ? *Il faut être fort, fort*, cria-t-elle dans sa tête entre les vagues de douleur qui palpaient jusque dans les os de son visage.

Au bout de quelques minutes, Cameron avait repris des forces et il entreprit d'explorer l'espace situé derrière le guichet dans l'espoir d'y trouver une porte ou une fenêtre par laquelle ils pourraient éventuellement sortir. Peut-être une échelle, qu'ils pourraient utiliser pour atteindre la grosse bouche d'aération près du plafond ? N'ayant rien trouvé, il demanda à ceux qui possédaient un téléphone

portable d'arpenter la pièce de long en large – en faisant bien attention aux décombres – pour voir s'ils recevaient du réseau. Mangalam fut chargé de vérifier les lignes téléphoniques du bureau à intervalles réguliers. Mais elles ne fonctionnaient pas non plus. Cameron attendait que la vérité s'insinue en eux : ils étaient coincés là jusqu'à ce qu'une équipe de secours arrive, ou jusqu'à ce qu'ils se décident à prendre le risque d'ouvrir la porte de devant. Puis il demanda aux gens de réunir tout ce qu'ils avaient comme nourriture et eau, pour organiser leur rationnement.

A contrecœur, ils déposèrent sur le guichet les encas et les bouteilles d'eau qu'ils avaient. Uma, qui n'avait aucune contribution à apporter, se sentit un peu dépourvue, comme la cigale de La Fontaine. (Mais elle était aussi un peu méfiante. Qui sait si les gens ne dissimulaient pas des choses au fond de leurs sacs, de leurs poches de manteaux, ou dans leurs chaussures ? C'est en tout cas ce qu'elle aurait fait à leur place.) L'espace d'une seconde, elle entendit la voix de sa mère lui raconter cette vieille fable et prendre un accent indigné au moment où la fourmi refusait son hospitalité à la cigale. Au même instant, dans le monde réel, sa mère dormait paisiblement, allongée sur son matelas Dunlopillo de qualité supérieure, ignorant tout de la situation où se trouvait sa fille. Mais sa mère n'avait-elle pas toujours été ainsi, ignorant superbement les problèmes, même s'ils s'allongeaient à côté d'elle, dans son lit, et posaient la tête sur son oreiller ?

— Est-ce que quelqu'un a un médicament contre la douleur ? demanda Cameron à la cantonade. Quelque chose de fort ? Cette jeune femme, Mlle Uma, a le poignet cassé. J'aimerais lui donner quelque chose avant d'essayer de lui remettre en place. Peu importe que ce soient des médicaments ou des produits moins légaux.

Mais personne ne réagit.

Cameron se tourna vers Mangalam.

— J'ai besoin de longues bandes de tissu pour faire un bandage et d'un élastique. Nous allons devoir utiliser son sari, dit-il en faisant un signe du menton en direction de Malathi. Vous allez devoir lui expliquer.

Mais quand Mangalam s'adressa à Malathi, dans une volée de syllabes en staccato qu'Uma ne comprit pas, la jeune femme se réfugia derrière le guichet et croisa les bras contre sa poitrine.

— Illay, Illay ! s'écria-t-elle, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa réponse.

Elle se mit ensuite à gémir et à marmonner des paroles incompréhensibles.

— Elle dit que cela porte atteinte à sa pudeur féminine, traduisit Mangalam.

Le fonctionnaire avait l'air agité. Uma le soupçonna de ne pas avoir traduit tout ce qu'avait dit Malathi. Puis une autre vague de douleur la traversa, et elle perdit complètement le fil de sa pensée.

— Madame, vous devez coopérer, insista Cameron. Nous sommes dans une situation où les règles habituelles ne s'appliquent plus. Je ne peux pas soigner Mlle Uma si je n'ai pas assez de tissu.

Malathi s'était réfugiée dans un petit coin entre deux placards, à l'autre bout de la pièce.

De sa main valide, Uma fourragea dans son sac à dos et en sortit un pull. La douleur lui montait maintenant jusque dans la tête et elle était prise de vertiges. Elle marcha d'un pas chancelant jusqu'au placard à dossiers et fit un gros effort pour lever son bras enflé, afin que Malathi puisse le voir. Sa peau avait pris une teinte violacée qui se voyait même dans la faible lumière de la lampe torche. Malathi resta immobile pendant plusieurs minutes. Puis elle jeta un regard haineux à Uma, lui arracha le pull des mains et se réfugia dans le bureau de Mangalam. Quelques secondes plus tard, elle jeta le sari bleu par l'entrebâillement de la porte et la referma aussitôt. Uma entendit le cliquetis d'un verrou.

Quand Cameron lui remit l'os en place, Uma eut tellement mal qu'elle faillit s'évanouir, mais une fois son bras stabilisé et retenu en écharpe – Cameron, ingénieux, avait utilisé deux règles en plastique pour lui faire une attelle –, elle se sentit un peu mieux. Elle prit dans sa main les deux cachets d'aspirine que Cameron lui donna, ramassa son sac à dos et se dirigea vers Tariq. Le jeune garçon accepta les cachets qu'elle lui tendit et hocha la tête en signe de remerciement. Puis il fit une grimace et se massa la nuque.

— Vous avez mal ? lui demanda-t-elle.

Il laissa échapper un rire amer.

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Je suis désolée de ce qui s'est passé.

Il haussa les épaules.

— Je vais le tuer.

Son ton surprit Uma. Il était si détendu, si confiant.

— Ne dites pas des choses comme ça, lui répondit-elle sèchement.

Elle voulait continuer, mais Mme Pritchett les avait rejoints. La vieille dame se plaça de façon à ce que les autres dans la pièce ne puissent pas voir ce qu'elle était en train de faire. Elle sortit d'un flacon deux petites pilules ovales qui brillaient comme deux minuscules lunes.

— Du Xanax, chuchota-t-elle. Ça peut aider.

Tariq posa un regard dédaigneux sur les cachets. Uma, en revanche, s'en empara sans le moindre scrupule. Elle ne savait pas vraiment quels étaient les effets du Xanax, mais dans sa situation, tout était bon à prendre. Elle remercia Mme Pritchett, qui lui adressa un sourire complice et prit elle-même un cachet. Les Xanax glissèrent sans difficulté sur la langue d'Uma. Elle devenait de plus en plus douée pour ça. Elle aurait aimé boire une gorgée d'eau pour faire passer l'amertume qui lui restait dans la bouche, mais Cameron avait déclaré qu'ils devaient attendre une heure ou deux avant de manger ou de boire, et elle ne voulait pas lui compliquer la tâche.

— Je vais m'allonger, annonça-t-elle sans s'adresser à personne en particulier.

Cameron avait pris des chaises pour bloquer l'accès au côté droit du guichet vitré, là où le plafond était maintenant béant comme la gueule d'un animal. Uma se dirigea vers l'autre côté de la pièce,

à l'endroit où la vieille dame asiatique était étendue sur le sol. Partout ailleurs, le plancher était fissuré et la moquette déchirée, mais dans ce coin-là, il n'y avait pas de bris de verre et le sol semblait lisse. Uma s'allongea sur le ventre, son sac à dos posé sous sa tête en guise d'oreiller. Après ce que lui avait dit le musulman, elle ne risquait pas de partager quoi que ce soit avec lui. Elle aurait aimé parler à Cameron de la menace, même si le jeune homme ne pensait sûrement pas ce qu'il disait. Sous le coup de la colère et de la peur, les gens pouvaient dire toutes sortes de choses qu'ils regrettaient ensuite.

Quoi qu'il en soit, elle se sentait incapable de rassembler l'énergie nécessaire pour se relever. Les cachets se dissolvaient en elle, ils dispersaient des petits tentacules de bien-être dans tout son corps, ramollissaient ses muscles. Béni soit Mme Pritchett, cet ange inattendu !

Cameron quadrillait lentement la pièce, brandissant son téléphone comme une baguette de sourcier. Uma tourna la tête pour le garder dans son champ de vision. Une sorte de sérénité émanait de lui. Mais un vaste lac brumeux s'était ouvert tout autour d'Uma. Il l'attirait avec une puissance irrésistible. Elle se laissa entraîner dans ses profondeurs, en se promettant de prévenir Cameron dès qu'elle se réveillerait. D'ici là, les secours seraient sûrement arrivés, et cela n'aurait plus d'importance.

Tariq Husein fit une grimace en lisant l'heure sur sa montre à affichage digital. Il était dix-neuf

heures, l'heure de la prière du soir était passée. Il avait déjà raté la prière du midi et celle de l'après-midi. La deuxième fois, c'était parce que l'Afro-Américain l'avait attaqué par-derrière, cette espèce de lâche, et qu'il l'avait mis KO. A ce souvenir, il sentit la colère lui remuer l'estomac. La colère et la frustration, parce que si ce salaud ne l'avait pas stoppé dans son élan, ils seraient peut-être tous dehors en ce moment. Mais s'il avait raté la prière de Dhuhur, c'était entièrement de sa faute ; Tariq était assez honnête pour le reconnaître. Il n'avait pas osé sortir son tapis et son chapeau de prière noir, ni s'agenouiller dans un coin de la pièce, de peur d'attirer l'attention. Il ferait pénitence plus tard.

Sa barbe le démangeait de nouveau. Il se retint de la gratter à pleines mains. Sa peau était très sensible, un rien l'irritait, et il ne voulait pas avoir à s'occuper de problèmes de ce genre maintenant. Ammi, qui n'aimait pas sa barbe, lui demandait tout le temps de la raser. L'ironie de la situation le fit sourire. Pendant des années, Ammi l'avait supplié de s'intéresser plus sérieusement à la religion, elle avait pleuré et tempêté pour qu'il soit plus attentif à l'école – il ne faisait que boire et se battre, et se faisait tout le temps exclure du lycée. Mais quand il avait changé, sa mère était devenue beaucoup trop angoissée pour s'en réjouir, car l'Amérique avait changé elle aussi : les gens comme eux étaient suivis d'un œil suspicieux dans les grands magasins et les cinémas ; la police se présentait à votre travail ou à votre domicile pour vous poser

des questions ; et Ammi soupirait de soulagement et disait à ses amies venes prendre le thé chez elle qu'elle n'était finalement pas mécontente que son fils se soit autant occidentalisé.

Le premier signe de changement chez Tariq, ce furent les disputes avec ses amis (à l'époque, la plupart d'entre eux étaient blancs) au sujet de l'attaque des tours jumelles, des bombardements de représailles en Afghanistan et des croyances des musulmans. Pour mieux argumenter, il s'était mis à lire des livres sur ces sujets. Il surfait sur des sites Internet aux noms étranges et aux points de vue déconcertants, et restait éveillé jusqu'aux premières heures du jour à essayer de les déchiffrer. Il commença à échanger des mails avec des gens aux opinions tranchées qui appuyaient leur pensée par des faits. Plus pour en faire l'expérience qu'autre chose, il arrêta de boire de l'alcool. Un jour, il récupéra dans ses vieilles affaires une tenue traditionnelle, un *salwar kameez*¹ que sa mère lui avait acheté en Inde (et qu'il s'était alors empressé de jeter au fond de son placard), et la porta pour aller à la mosquée. Et comme le regard que les jeunes filles posaient sur lui lui plut, surtout celui d'une jeune fille en particulier, il remit cette tenue les fois suivantes. Oui, il valait mieux l'admettre : les femmes étaient tout autant responsables de son changement que ses idées politiques.

Quand les amies d'Ammi lui conseillèrent d'ôter son hijab, Tariq fit asseoir sa mère sur le canapé et

1. Ensemble composé d'un pantalon et d'une tunique.

prit ses mains entre les siennes. Il lui dit qu'elle devait faire ce en quoi elle croyait, et non ce qu'attendaient d'elle les gens de son entourage. Surtout, elle ne devait pas se laisser guider par la peur. Sa tirade n'eut pas l'effet escompté. Elle plia soigneusement ses voiles et les rangea au fond d'un tiroir. Pourtant, de temps à autre, il la surprenait en train de l'observer pendant qu'il ajustait son chapeau de prière noir devant le miroir, avant de partir pour la mosquée le vendredi soir. Sur son visage se mêlaient la fierté et la stupéfaction. Et parfois, de façon tout aussi inattendue, il était lui aussi frappé par la même stupéfaction. Qu'est-ce qui l'avait fait changer ? Est-ce que c'était le 11-Septembre... ou Farah ?

Farah. Penser à elle aida Tariq à se lever. Il essaya de se tenir debout, mais la douleur lui traversa le cou, et il cracha une insulte à l'intention de l'Afro-Américain. Il rangea sa colère dans un petit tiroir sombre, au fond de sa tête. Ce n'était pas le moment. Il devait purifier son cœur, louer Allah, lui demander son aide, sa bénédiction, surtout pour Abba et Ammi, que les anges les enveloppent de leurs ailes protectrices. Il tendit la main dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il atteigne son attaché-case, toujours posé bien droit à l'endroit où il l'avait mis tout à l'heure en s'asseyant sur la chaise, mais la chaise avait disparu. Un petit miracle sur lequel il devrait méditer plus tard. Il déroula son tapis de prière, mit son petit chapeau. Il essaya de définir de quel côté devait se trouver La Mecque, mais l'obscurité et la peur l'embrouillaient complètement.

(Délesté de sa fierté pour se présenter devant Dieu, il admit que la peur gonflait un peu plus à chaque minute dans sa poitrine, lui coupant presque la respiration.) Il décida finalement de se tourner face à la porte qu'on l'avait empêché d'ouvrir.

— *Allahu Akbar*, murmura-t-il. *Subhaana ala humma wa bihamdika*.

Il essayait de sentir sur sa langue la douceur des mots qui avaient traversé les siècles et les continents pour arriver jusqu'à lui. Contre l'écran rougeâtre de ses paupières, il tenta de visualiser la Kaaba où un jour, *inch'Allah*, il se rendrait enfin. (Parfois, l'image était très nette, bordée d'argent, comme un nuage de tempête : un millier de personnes agenouillées à l'unisson, le front appuyé sur le sol devant la pierre noire, une symbiose qu'il mourait d'envie de connaître.) Aujourd'hui, tout ce qu'il parvenait à voir, c'était le visage de Farah, illuminé d'un sourire narquois qui, autrefois, l'avait rendu furieux.

Farah. Elle était entrée dans la vie de Tariq de façon tout à fait inoffensive, comme un coupe-papier se glisse dans le pli d'une enveloppe, la descelle et en répand le contenu secret. Son nom était le soupir d'un poète ardent de désir, mais même Tariq reconnaissait qu'il ne correspondait pas vraiment au reste de sa personne. Trop mince et trop grande pour satisfaire aux critères esthétiques indiens, elle était intelligente et discrète, mais possédait l'habitude déconcertante de fixer ses interlocuteurs de ses yeux perçants, soulignés de khôl, de telle façon qu'elle donnait l'impression de ne pas vraiment croire à ce qu'on lui disait.

Farah, la fille de la meilleure amie d'enfance d'Ammi, était arrivée en Amérique deux ans plus tôt, dans le cadre d'un échange avec une prestigieuse université de Delhi. (Tariq, qui avait jusque-là suivi une scolarité en pointillés, était alors en dernière année de lycée et repassait les matières qu'il avait délaissées au semestre précédent.) Farah était brillante, mais elle avait bien failli ne pas venir en Amérique. Sa mère, une veuve totalement ignorante de ce qui se passait réellement sur les campus de sa ville, était terrifiée de voir sa fille partir pour un de ces dortoirs américains dirigés par la trinité maléfique de l'alcool, la drogue et le sexe. Ce n'est qu'à l'issue d'une très longue discussion trempée de larmes avec Ammi que la mère de Farah avait autorisé sa fille à venir. Mais il y avait des conditions : Farah vivrait chez Ammi pendant toute la durée de son séjour, elle se rendrait à la mosquée deux fois par semaine, elle n'aurait de contacts qu'avec des Indiens musulmans et elle serait escortée en permanence par un membre de la famille Husein, où qu'elle aille. Comme Abba était très occupé par son entreprise de nettoyage – qui se développait à une telle vitesse qu'il avait récemment embauché plusieurs personnes – et que les journées d'Ammi étaient remplies par de mystérieuses activités féminines, cette tâche fut souvent confiée à un Tariq plus que récalcitrant.

Dès le début, Farah l'irrita au plus haut point. Elle avait beau se montrer polie, il émanait d'elle une sorte de désapprobation constante qui le poussait à remettre en cause son mode de vie, qu'il avait

toujours cru branché et cool. Il ne parvenait pas à la cerner, et il détestait ça. Contrairement à toutes les autres Indiennes qu'ils avaient reçues chez eux, Farah ne s'intéressait pas aux dernières chansons en vogue, aux films ou aux magazines. Les vêtements de marque et le maquillage ne l'attiraient pas. Un jour, d'humeur magnanime, il lui avait proposé de l'emmener au centre commercial, et peut-être en boîte de nuit ensuite, si elle promettait de ne rien dire aux parents. Il fallait qu'elle voie ce qui faisait que l'Amérique était l'*Amérique*. Mais elle avait refusé, préférant aller au musée d'Art moderne. Elle lui avait gâché son après-midi. Il s'était traîné à sa suite pendant qu'elle examinait, avec un intérêt insupportable, des toiles couvertes de traits de couleur et de gens nus et laids.

Sur le chemin du retour, elle s'était montrée d'une exubérance inhabituelle. Elle n'avait cessé de parler de l'innovation dans l'art moderne indien, avec des artistes musulmans comme Raza et Husain en chefs de file. Tariq s'était senti idiot, il n'avait jamais entendu parler de ces soi-disant artistes, pas même de celui qui portait presque le même nom que lui. Pour se venger, il avait énuméré toutes ces choses qu'il avait détestées en Inde, au cours de tous les séjours qu'il y avait faits contraint et forcé par ses parents. Elle avait été furieuse ; il l'avait vu au frémissement de ses narines avaient frémi. Elle lui avait rétorqué :

— C'est facile de voir les problèmes de l'Inde. Mais sais-tu au moins quels sont les problèmes ici, en Amérique ?

Il s'était laissé aller à une répartie classique dans ce genre de situation : s'il y avait tant de problèmes en Amérique, elle n'avait qu'à rentrer chez elle. Tout de suite. Elle avait détourné le visage du côté de la vitre. Après quelques minutes, elle avait essuyé une larme sur sa joue. Ses doigts en avaient été tachés de khôl. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi stupide, alors qu'il lui était déjà arrivé de dire des choses bien plus dures aux filles avec lesquelles il était sorti. C'était peut-être parce que Farah n'avait pas de mouchoirs sur elle, et qu'il avait traduit ça comme le signe qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il la blesse. Il avait arrêté la voiture sur le bord de la route et lui avait présenté ses excuses. Elle n'avait pas répondu, mais avait hoché très légèrement la tête. Sans qu'il sache pourquoi, l'os de sa clavicule, fin et délicat, lui avait fait penser à un oisillon fragile. C'est à cet instant précis qu'il avait commencé à tomber amoureux.

Un jour où il se remettait difficilement d'une grippe, Farah était venue dans sa chambre lui apporter un verre d'eau sucrée qu'Ammi avait fait chauffer pour lui. Elle avait posé la main sur son front pour voir s'il avait encore de la fièvre, puis caressé sa barbe de deux jours.

— Ça te va bien, lui avait-elle dit.

Toutes ses défenses étaient tombées à cause de la fièvre et il avait été touché par l'inflexion de sa voix. Quelque chose dans son ton l'attirait vers elle. Il avait cessé de se raser à partir de ce jour-là. Quand le soir, à table, ses parents le harcelaient de

questions, lui demandaient pourquoi il avait pris cette décision maintenant, au pire moment possible, Farah baissait les yeux d'un air sage. La barbe était devenue une sorte de code entre eux. Aujourd'hui encore, un an après que Farah était repartie vivre en Inde (où elle attendait qu'il vienne la rejoindre), il n'avait qu'à fermer les yeux pour sentir la douceur de ses doigts approbateurs le long de sa mâchoire.

— Votre attention s'il vous plaît !

La voix de Cameron vibra contre les tympans de Tariq et le ramena brutalement à la réalité. Il se rendit compte qu'il s'était agenouillé, le front posé sur le sol. Il avait fait sa prière du soir sans porter la moindre attention aux paroles sacrées. Cette frustration, ajoutée au fait qu'il avait de nouveau perdu l'image de Farah, ne fit qu'aggraver à sa colère contre l'Afro-Américain.

— Nous devons boire et manger un peu, expliquait Cameron. Cela nous évitera de ressentir trop la faim et la soif plus tard. Si vous voulez bien former une queue devant le guichet, je vais vous donner à chacun une ration. Ce sera un peu réduit, j'en ai bien peur...

Tariq se leva d'un bond de son tapis de prière et se cogna le genou contre un meuble, encore à cause de l'Afro-Américain, qui avait éteint la grosse lampe torche. La seule lumière qui restait était celle de la petite lampe de poche – une autre facette de sa stratégie pour les contrôler tous, se dit Tariq.

— Pourquoi est-ce que ce serait à vous de décider ce que nous devons faire ? s'écria-t-il. De quel droit nous donnez-vous des ordres ?

Sa voix résonnait contre les murs, trop forte, même à ses propres oreilles. Il vit les visages se tourner vers lui, consternés. Il se mordit la langue pour se forcer à se taire. Il fallait qu'ils se rendent compte qu'il avait raison et qu'ils se rangent de son côté.

— C'est un bureau indien, ici. Si quelqu'un doit donner des ordres, c'est le directeur de ce service.

Mais Mangalam, les cheveux dans les yeux, secoua la tête. Dans la faible lumière de la lampe de poche, il avait l'air hagard. Il avait vérifié les lignes téléphoniques toutes les cinq minutes et avait fini par accepter le fait que la liaison était bel et bien coupée et qu'elle ne serait sûrement pas restaurée avant un bon moment. Il ne voulait pas porter la responsabilité de toutes ces vies. Dans sa jeunesse, avant que le mariage et le service diplomatique ne l'aient pris au piège avec leurs fausses promesses de glamour et d'argent facile, il avait étudié la chimie. Chacune des personnes dans la pièce était pour lui une éprouvette dont le mélange risquait d'exploser si on y ajoutait la plus petite goutte du mauvais ingrédient. Et le jeune musulman en était d'ailleurs le meilleur exemple. Mais Mangalam ne voulait pas être en première ligne au moment de l'explosion. Il ne se sentait pas l'âme d'un héros. N'était-ce pas la raison pour laquelle il avait accepté un poste à l'étranger, plutôt que d'affronter Mme Mangalam ?

— M. Cameron Grant ici présent a servi dans l'armée américaine, dit-il. Il est habitué aux situations

d'urgence. Il sait quoi faire, bien mieux que moi. Je suis d'avis que l'on suive ses instructions et que l'on coopère.

D'autres voix se joignirent à la sienne, laissant Tariq en plan.

Le jeune homme sentit dans sa bouche un goût de rouille. Crétin, pensa-t-il, le regard fixé sur Mangalam. Cet homme était l'exemple parfait du mauvais Indien. Il suffisait qu'un étranger apparaisse, même un Afro-Américain, et voilà qu'il faisait des courbettes et se soumettait. Tariq soupesa l'opportunité de désobéir à Camreon. Mais avant tout il lui fallait des alliés.

Patience, se dit-il. Après avoir mangé et demandé à la fille au poignet cassé de lui apporter de l'aspirine, il se chargerait de faire entendre son point de vue. *Inch'Allah*, il trouverait peut-être un passage que l'autre n'avait pas vue, ou une solution pour s'en sortir. Avec l'aide de Dieu, ce serait peut-être lui, Tariq, qui les sauverait tous.